

from the Goncourt
Library

Brochurette contenant deux pièces de vers sur Watteau qu'on ne trouve que là.

E. Goncourt

[par l'abbé de La Marre]

L'ENNUY D'UN QUART-D'HEURE.

Le prix eſt de douze ſols.



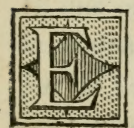
A PARIS;

Chez ROLLIN Fils, Quay des Auguſtins.

M. DCC. XXXVI.



EPITRE
A MADAME
LA MARQUISE DU T***
En lui envoyant *la Paysane*.



Nvisagez bien le courier
Qui vous rendra la Parvenuë,
Si j'avois eu la retenuë
De dissimuler mon métier,
Il ne faudroit être sorcier
Pour le deviner à sa vûë,
Et vous diriez assûrément,
Voyant l'affreux délabrement
De sa figure mal vétüe,
Son tein plombé, pâle & défait,
Cet homme, ou la peste me tüe,
Est un Poëte ou son valet.

Ce seroit bien ici le lieu, Madame, de faire une belle déclamation contre les gens riches

qui laiſſent les talens dans l'indigence ; mais

Je laiſſe à nos Rimeurs cauſtiques
Ces ſujets noirs & coleriques.
Loin de moi le talent honteux
D'empoiſonner le plaiſir des heureux.
On le ſçait trop, la miſere chagrine
De nos éclats eſt toujours l'origine ;
Le voyez-vous cet auſtere Caton,
Ce Cenſeur dur, cet homme inexorable,
Donnez-lui des chevaux, des valets, une table,
Du Creſus qu'il déchire il va prendre le ton.

Rien n'eſt en effet plus injuſte que le mal que nous diſons des riches, & rien n'eſt auſſi plus imprudent ; car

Le mal qu'on dit de ces richars,
Enrichira-t'il les beaux Arts ?

Non ſans doute : outre qu'ils ont auſſi leurs griefs contre les gens à talent ; ceux-ci les accuſent d'avarice, ceux-là les convainquent tous les jours d'ingratitude, & n'a-t'on pas vû ?

Plus d'un Auteur dans ſes excès
Accorder tout au plaiſir de médire ?
Le plus ſouvent une affreuſe ſatyre
Eſt le ſalaire des bienfaits.

Vous le ſçavez, Madame : je hais les ingrats & les méchans de la meilleure foi du monde :

Jamais de la reconnoiſſance
Mon cœur ne ſe crut diſpenſé,

Jamais mon œil embarrassé
D'un bienfaiteur n'évita la presence.
Je plains les sots sans les tancer,
Je badine sans offenser ;
Jamais un méchant ne m'amuse,
Je hais l'esprit dont on abuse ;
Sans critiquer, sans envier les Grands,
Je souffre leur bonheur & j'excuse leurs vices :
Si la Fortune a des caprices
Ses heureux favoris en sont-ils les garands ?

S'il étoit permis de parler de soi long-temps avec bienséance, je dirois encore :

Je suis prudent sans être politique,
Et toujours vrai, je ne suis point caustique ;
J'ai de l'esprit assez pour être heureux,
J'en ai trop peu pour exciter l'envie,
Pour m'égayer je forme quelques vœux,
Ils ne font point le tourment de ma vie.

Eh ! je serois bien fou de m'attrister parce que je suis moins riche que des gens qui ne vivent pas plus contens que moi. Vous sçavez, Madame, que je soupe aussi gaiement qu'eux ; je suis tenté d'aller vous en donner ce soir des preuves : mandez-moi si je puis succomber à la tentation.

J'irai chercher la Volupté,
Cette aimable Divinité,

Qui chez vous choisît un azile
Contre le censeur imbecile
Qui la poursuit par vanité;
J'y trouverois aussi l'enfant de Cytherée
Abandonnant pour vous Psyché déseſperée,
Si le respect ne l'en eût écarté.

Je tâcherai de vous mener M. Bernard, s'il n'est pas retenu; vous sçavez qu'il est de merite à l'être. Je lui donne bien sérieusement sur moi la préference que vous paroissez ne lui donner qu'en badinant :

Gentil disciple d'Epicure,
Fils & rival d'Anacreon,
Il ne connoît d'autre Appollon
Que le Plaisir & la Nature.
Peu jaloux du titre d'Auteur,
Sans y penser il se fait lire;
L'Amour est son Approbateur,
Et son seul Juge est sa Themire.

Je suis, MADAME, avec un très-profond respect,

Votre très-humble &
très-obéïssant serviteur,
D. L. M.

LETTRE A M. D***.

LES SONGES.


J'Ai fait, MONSIEUR, un rêve qu'il faut que je vous raconte ; c'eſt un mélange de litterature & de badinage qui vous divertira peut-être ; ſi vous y trouvez trop de vers, prenez-vous en à vous même, c'eſt vous qui m'avez fait naître l'envie de rimer.

Ton ami, ton admirateur,
T'offre aujourd'hui, foible ſalaire !
Des rimes qu'il n'eut pas ſçu faire,
S'il n'avoit été ton Lecteur.

Les Songes ſont d'ordinaire guais ou triſtes, ſelon le temperament de ceux qui les font. Vous verrez bien tôt de quelle eſpece ſont les miens.

Ecoute-moi : La nuit derniere,
A pleines mains, ſur ma paupiere,
Le ſommeil verſoit ſes pavots :
Ou pour le dire en moins de mots,

Je m'endormois : je vis paroître
Un Dieu que nous croyons connoître,
Que nous cherchons, & qui nous fuit,
Enfant capricieux, volage,
Qui naît d'un rien, qu'un rien détruit,
Qui se fait aimer à tout âge,
De l'homme enyvré qu'il séduit.

Je crois qu'il est inutile de nommer le Dieu dont je fais ici le portrait. Né voluptueux malgré la fortune, qui ne sçauroit m'empêcher de l'être, je peins bien le plaisir, parce que je le connois. Je borne-là toute ma science, & toute mon ambition : je jouis de celui que j'ai, sans courir après celui que je n'ai pas.

Je suis heureux & je sçai l'être
Sans éclat & sans embarras ;
Le Grand-Seigneur, avec fracas,
Perd tout son tems à le paraître.

Aussi le plaisir me préfere-t-il à tous les Grands du monde ; il ne me laisse point d'instans vuides ; il me rend en imagination ce qu'il m'ôte en realité. Les Songes agréables sont toutes les nuits occupés autour de moi.

De ces nocturnes enchanteurs,
Les illusions assorties,
Me retracent mille faveurs,
Que le plaisir m'a departies ;
Et pour m'amuser plus long-tems,

De mes heures anéanties,
Ils ressuscitent les instans.

Les Songes sont de tous les goûts, ils ont tous les talens. Ils se firent Comediens en ma faveur la nuit derniere, & me donnerent une representation de Didon aussi-bien executée que par les vrais Acteurs. Je crois que ces Dieux amusans quitterent tous leurs palais d'ivoire pour me servir : j'étois extrêmement pressé dans le parterre ; legere incommodité, bien récompensée par le plaisir de voir réussir l'ouvrage d'un Auteur, à la gloire duquel j'ai mille raisons de m'interesser. Les Loges étoient remplies, & pas une femme qui ne fut jolie ; en un mot la sale étoit aussi garnie qu'elle peut l'être. Les Songes du parterre étoient impatiens comme l'est la jeunesse qui le compose tous les jours. On crie, on pousse, on bat des mains ; enfin la toile se leve, le spectacle commence, un joli Songe femelle attire tous les yeux, & attendrit tous les cœurs, c'étoit vous ravissante de Scene.

De Scene, Actrice inimitable,
Que tu sçais bien l'art de charmer,
Que tu sçais bien l'art d'exprimer
L'amour & sa tragique fable !
Eh ! comment, quand tu veux aimer,
Exprimes-tu le véritable ?
Arbitre de nos mouvemens,

Nous portons, nous brisons tes chaînes ;
Tu nous ravis, tu nous entraînes ;
Tu fais dans les mêmes momens,
Et des Heros & des Amans.
Ah ! si la Veuve celebrée
Par le Chantre aimé de César,
D'attendrir avoit connu l'art,
Autant que l'Actrice admirée,
Qui me fait pleurer son trépas,
Le Troyen malgré ses Soldats,
Malgré les Dieux l'eût adorée.

Dans le tems que je fis cet heureux songe nous jouissions de ses talens : elle nous a quittés, & si j'étois homme à m'attrister, sa perte troubleroit aujourd'hui le plaisir que je sens à raconter mon rêve, je donnerois des larmes à son absence ; mais que feroient-elles ces larmes particulieres puisque les regrets publics ne la rappellent pas ? Elle les ignoreroit, on les verroit couler sans en être attendrie. Ainsi tout bien consideré je ne perdrai pas un instant de la gayté que les Dieux m'ont donnée.

Vas, j'abandonne à Melpomene
Le triste emploi de te pleurer,
Et si tu reviens sur la Scene,
Je me charge de t'admirer,

En attendant ce plaisir sur lequel je compte toujours,

Zaïre en pleurs m'attendrira,
La ſimple Alzire m'inſtruira,
Par ſa morale ſaine & pure,
Puiſée au ſein de la Nature.
Si quelque Auteur tragique enflé,
Dans un ouvrage bourſoufflé,
Fait de beaux vers ſans Tragedie;
Et ſi la piece eſt applaudie,
Je rirai tout bas de l'Auteur,
Et du Parterre approbateur.

Mais revenons à mon ſonge.

Après les plaintes, les ſoupirs,
Je vis le délicat Comique,
Succeder aux triſtes plaiſirs
De la Cataſtrophe Tragique.

Je fus auſſi bien ſervi dans le Comique que je l'avois été dans le Tragique: les Songes me donnerent la Pupile, cet ouvrage charmant, ſi bien joüé, tant applaudi, & ſi digne de l'être.

Soubrette, au ris ingénieux,
Tu ne connois point de rivale;
A toi-même toujours égale,
Tu fais très-bien, & jamais mieux. *
Et vous belle & tendre Sultane,
Qu'immola l'indigne Oroſmane, **

* Mademoiſelle Quinault.
** Mademoiſelle Goſſin.

Sur un ſoupçon mal éclairci :
Je vous vois donc revivre ici,
Pupile timide, ingénüe ;
Ah ; vous ignorez vos attraits !
Si le miroir, de tous vos traits,
Vous avoit retracé la vüe,
Jeune beauté, ſur mon honneur,
La lettre ſeroit inutile,
Pour apprendre à votre Tuteur,
Qu'il eſt aimé de ſa Pupile.

A la fin de la Comedie quelqu'un des Spectateurs apperçut une jeune Actrice, qui joint à toutes les graces de la jeuneſſe les talens les plus heureux; elle étoit venuë joüir modeſtement du Spectacle qu'elle embellit par ſes talens. Tous les yeux ſe fixerent ſur elle, & je ne fus pas des derniers à l'admirer ; un murmure flateur s'éleva parmi nous, on ſe plaignit de ne la pas trouver dans un ouvrage fait exprès pour les Graces.

Aimable Enfant du badinage,
Votre talent fut ſouhaité,
Vous êtes la ſeule beauté
Qu'on regretta dans cet Ouvrage.

Les Songes ne bornerent pas mes amuſemens à la Comedie ; un d'entr'eux, celui ſans doute qui préſide à l'Amour, me mena chez l'aimable S** je fus étonné de la trouver ſi peu gardée. Mon conducteur, Magicien ſans doute, avoit

écarté tous les ſurveillans, endormi tous les jaloux; elle-même ne reſſembloit point à celle que j'avois vûë la veille. Ses yeux en diſoient du moins autant que les miens, elle partageoit tous mes tranſports, nous étions heureux, nous nous jurions depuis trois heures de l'être toujours, & ces trois heures n'avoient duré qu'un inſtant, il fallut nous quitter, mon conducteur m'obligea de le ſuivre; Dieux que les momens paſſent vîte auprès de ce qu'on aime!

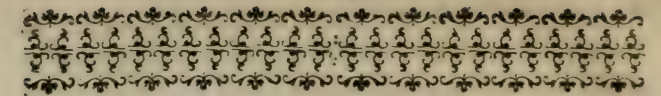
Quoi! ſi-tôt, plaiſir adorable,
Vous prétendez rompre mes nœuds?
Encore une careſſe ou deux.....
Bon, reprit ce Dieu peu traitable,
Si j'avois été plus durable,
Les Dieux m'auroient gardé pour eux.

Je me rendis en ſoupirant à cet oracle; je fus conduit chez un ami que je vis, reſolu à paſſer la nuit à table, j'y trouvai

Convives diſpoſés à rire,
Chere excellente ſans aprêts,
De la gayté, point de ſatire,
Un grain d'yvreſſe, & nul excès.

Ce nouveau plaiſir me fit bien tôt oublier tous les autres, je m'y livrai tout entier.

Tendre amour, je briſai ta chaîne;
Va, c'en eſt fait, depuis ce jour
J'aime par un heureux retour,
Mes amis autant que Climene.



EPITRE

A. S. A. S.

M. L. C. D. C***. P. D. S.

LE VOYAGE DU PARNASSE.



Rojets ambitieux formés par la jeunesse,
Vous êtes les enfans de la Témerité,
Tout nous paroît facile dans l'yvresse
D'un âge où rien n'est médité :
Un petit mot décoré par la rime
Suffit au jeune Auteur pour se croire sublime;
Ma Muse un jour dans un heureux accès
Ayant effleuré le succès,
Je crus meriter une place
A côté de Virgile, ou du moins près d'Horace.
Tel est un Nain qui s'estime Géant,
Mon amour propre étoit tout mon talent,
Je resolus de faire le voyage
Du double Mont; si j'avois été sage
J'aurois prévû l'événement
De ce dessein conçû légerement;
Mais non, la jeunesse volage

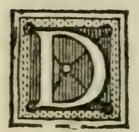
Qu'entête un chimerique encens
Sur l'Autel de la Folie
Tous les jours lui ſacrifie
Pour peu d'eſprit, tout le bon ſens.
De mon ambition témeraire victime,
Je marche vers la double cime
Pour y faire inſcrire mon nom
Sur les Regiſtres d'Apollon;
Au Poëtique Areopage
Je fis de mes talens le pompeux étalage,
Mon diſcours ne fut pas goûté,
Le Dieu qui préſide au Parnaſſe,
Après l'avoir en baillant écouté,
Et fait en l'écoutant mainte & mainte grimace
Que je crus applaudiſſement,
(A l'Auteur vain tout paroît compliment)
Phœbus me demanda ſi Paris équitable
A ma Muſe étoit favorable,
S'il avoit pour mes vers autant d'amour que moi.
Dieu des Rimeurs, lui dis-je en dépit de l'envie,
Le charme de mes ſons tient l'oreille aſſervie,
Connoiſſeurs fins & gens de bas aloy
A mon élegant badinage
Tous ſont forcés de rendre homage.
Il eſt, reprit Phœbus, un Prince genereux
Protecteur des beaux Arts, qu'il cherit dès l'enfance,
Il les ſoutient par ſa preſence
Et les force au travail en les rendant heureux.

Ami des doux ſons de ma lyre
Il les reſſent & les inſpire ;
De ſon Palais il a fait mon ſéjour,
CLERMONT me comble chaque jour
De ſes bienfaits, qui ſont la récompenſe
Des talens nés dans l'indigence,
Du vrai beau CLERMONT eſt épris,
Connoiſſeur délicat il en ſent tout le prix ;
Que penſe-t'il de vos Ouvrages ?
Ils ont ſouvent, lui dis-je, obtenu ſes ſuffrages ;
Vous êtes donc un Rimeur opulent ?
Hélas ! Seigneur, je n'ai que du talent.
Vous du talent ? Quittez le Parnaſſe au plus vîte,
Du Prince il faut meriter les bontez,
Pour parvenir au rang que vous ſollicitez,
Cherchez dans ſes bienfaits vos preuves de merite.



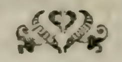
L'ART ET LA NATURE REUNIS PAR WATEAUX.

Ce Peintre Flamand s'eſt diſtingué dans la minorité de Sa Majeſté T. C. Louis XV. il a réüſſi dans le genre gracieux. Madame la Comteſſe de Verus, Meſſieurs Gluc & Julienne dont le goût exquis eſt connu, ont une bonne partie de ſes originaux.



Epuis long-temps Art & Nature
N'habitoient plus les mêmes lieux,
Ils ſe fuioient, & leur rupture
Intereſſoit les hommes & les Dieux;
Nature à l'Art reprochoit ſa parure
Et certain air trop affecté,
L'Art poli de ſon côté
Accuſoit la brute Nature
De trop de ruſticité.
L'un & l'autre eut raiſon peut-être,
Nature perd à trop paraître,
L'Art ne ſe cache pas aſſés,
Leurs défauts ſont bien compenſés.

Avint qu'un jour tous deux ſe rencontrerent,
En ſilence d'abord nos rivaux s'obſerverent,
Enfin Nature à l'Art avec ſincerité
Reprocha mainte verité,
Et l'Art pere de l'Ironie,
S'en ſervit à propos contre ſon ennemie.
Ils alloient en venir aux mains
Et finir leurs débats comme font les humains,
WATEAUX paroît, d'abord il les ſépare,
WATEAUX de tous deux reſpecté,
Fut tranquillement écouté.
Quelle fureur, dit-il, de vos ames s'empare!
Art & Nature, aimables Déïtés,
Vous vous perdez; moins de vivacités,
Que votre interêt vous raſſemble,
Vous êtes faits pour être enſemble,
Je veux vous unir à jamais,
Venez chez moi faire la paix.
L'Art & la Nature s'unirent
Et les Talens s'en applaudirent:
Vos avis furent goûtés,
Charmant WATEAUX, la paix fut faite,
L'Art y gagna des beautés,
La Nature en fut plus parfaite.



LA MORT DE WATEAUX, OU LA MORT ET LA PEINTURE.

Ce Peintre mourut à l'âge de 33 ans, ce qui a donné occasion à cette fiction.



L est des fous parmi les Dieux
Comme il en est parmi les hommes,
Ils sont souvent ce que nous sommes,
Sots, vains & plus capricieux.
Un jour la Mort en lugubre parure
Fut trouver la Peinture,
J'ai formé, lui dit-elle, un bizarre projet,
De ma visite inopinée
Vous ne sçauriez deviner le sujet.
Vous me voyez de mes atours ornée,
Il faut que sur le champ vous fassiez mon portrait,
Au moins faites-le trait pour trait.
Vous pouvez sans flatter me rendre très-passable,
Mais je ne prétens pas être méconnoissable;
Je ne suis pas à beaucoup près
Comme plus d'une mortelle
Qui croit toujours son portrait infidele,
Quand elle est laide avec ses traits.

Je n'aurois jamais crû la mort à ce langage,
La Peinture la crut, en fut-elle plus ſage ?
On eut beau l'avertir, elle n'écouta rien,
Elle peignit la Mort & la peignit trop bien.
La Déeſſe de l'Averne
Se voyoit dans l'enfoncement
D'une affreuſe caverne.
A ſes côtés étoient l'Horreur & le Tourment,
L'Amour de la vie à la chaîne
Languiſſoit accablé ſous le poids de ſa peine;
La Mort ſur ſon front ſillonné,
Du Déſeſpoir marquant le ſiege,
D'un œil immobile & cerné,
A la Santé tendoit un piege.
Le tableau n'étoit point flatté,
Il ne tenoit ſes traits que de la verité;
La Mort en le voyant n'en jugea pas de même,
Mais j'admire vrayment votre impudence extrême,
Dit-elle à la Peinture! Eſt-ce là mon portrait?
De mon viſage il n'a pas un ſeul trait.
C'eſt vous-même, je vous jure,
Lui repartit la Peinture,
Comme vous n'aimez pas les attraits empruntés,
J'ai peint la Mort: la Mort a-t'elle des beautés?
Si j'en ai! Par Pluton, le doute eſt puniſſable;
Sçachez que je puis être aimable
Malgré vos tableaux odieux:
J'en appelle à la Gloire, & la Gloire a des yeux.

Plus d'un Heros me trouva telle :
Aux yeux de Decius n'ai-je pas paru belle ?
Caton me jugea-t'il indigne de ſes vœux ?
Je ſçus plaire ſouvent aux hommes genereux.
Il n'eſt rien, quand je m'étudie
A me montrer du beau côté,
Qui ne ſe rende à ma beauté ;
Et les grands cœurs, quoiqu'en diſe l'Envie,
Préferent mes attraits aux charmes de la vie.
Vous m'étalez en vain vos funeſtes attraits,
Je vous fais mes adieux, conſultez la Nature :
Vous donner des beautés que vous n'eûtes jamais,
Ce ſeroit vous faire une injure.
Qu'ai-je entendu, Démons, ſecondez mon couroux,
Dit la Mort furieuſe,
Une Déeſſe audacieuſe
Inſulte à mes attraits, & ſentira mes coups,
L'inſolente à ma faux ſe croit inacceſſible,
Je ſçaurai la frapper par un endroit ſenſible,
WATEAUX, ſon cher WATEAUX, l'objet de ſes amours,
Verra bientôt finir ſes jours,
Il fait ſes plaiſirs & ſa gloire,
WATEAUX ſuffit à ma victoire,
Je lui ferai ſentir le tranchant de ma faux.
Cependant la Peinture avec ſon cher WATEAUX
Traçoit ſur les deſſeins de la ſimple Nature
Une Fête galante au bord d'une onde pure,
Où l'Amour traveſti ſous un habit François,

A de jeunes beautés faiſoit goûter ſes loix,
WATEAUX executoit : la Peinture charmée,
Conduiſoit ſon pinceau ſur la toile animée ;
Il achevoit .... mais la Mort en couroux
L'empêcha de finir, il tomba ſous ſes coups.
JULIENNE ami de la Peinture,
Des pertes de ſa ſœur inſtruiſit la Gravure,
Elle donna des larmes à ſon ſort,
S'unit pour réparer le crime de la Mort :
Il profita de leur intelligence
Pour charmer l'Univers des beautés de la France.
C'eſt à vous qu'il conſacre aujourd'hui ſes travaux,
Beaux Arts qu'il cherit dès l'enfance.
Servir à vos ſuccès & trouver des rivaux,
Voilà ſa récompenſe.



LE CHAT ET LE SERIN.

FABLE.

SANS ceſſe autour d'une cage,
Rodoit un Chat avide de butin,
Dans la cage étoit un Serin,
Qui charmoit tout le voiſinage
Par la douceur de ſon ramage.
Le Chat, comme vous jugez bien,
Hipocrite & fin perſonnage,
De ſes deſſeins, ne laiſſoit rien
A ſoupçonner : & la méchante bête,
Plus elle avoit de noirceur dans la tête,
Et plus elle montroit d'innocence en ſes jeux ;
Le Maître & le Serin y furent pris tous deux.
J'ai la perle des Chats, diſoit notre bonhomme,
Je ne crois pas que de Paris à Rome,
On en trouve un plus doux & plus accord :
Pour prendre les Souris, il contrefait le mort,
Fait patte de velours, mange ce qu'on lui donne,
Et rien de plus ; jamais perſonne
Ne s'eſt plaint de chez lui, qu'il ait rien emporté ;
N'ayez pas peur qu'il ſoit tenté
De prendre mon Serin ; il eſt en ſûreté ;

Robin & lui vivent enſemble,
En bons amis, qu'un même toît raſſemble :
Robin, au travers des barreaux,
Reçoit un coup de bec & rend un coup de patte,
Qui bleſſe bien moins qu'il ne flatte :
Oh ! mon Chat aime les oiſeaux.
Pendant ce beau diſcours, notre homme ouvre la cage,
Et tourne la tête un inſtant.
Le Chat en quatre coups de dent,
Croque l'oiſeau qu'il aimoit tant.
Ce Chat, pourtant, déteſtoit le carnage.
Peres trop confians, cette Fable eſt pour vous ;
Tous les Amans ſont Chats, redoutez le plus ſage,
Précipitez le mariage,
Et fermez toujours les verroux.

F I N.

Le Privilege de *l'Ennüy d'un Quart-d'Heure* ſe trouvera dans l'Ouvrage intitulé *les Complimens*, *Comedie*.

De l'Imprimerie de CLAUDE SIMON.



